récit

RETOUR AU SENS, LES BIENFAITS INATTENDUS DE LA CRISE

Que serait *La Vie ouvrière* sans les vies ouvrières ? Ces pages offrent un espace de partage particulier aux travailleuses et aux travailleurs. Ils viennent ici, simplement témoigner de la réalité de leur quotidien.

Au 1er octobre 2021, selon son enquête trimestrielle sur les mouvements de main-d'œuvre, la Dares enregistrait 457 778 démissions de CDI, un niveau jamais atteint depuis le début de cette série de consultations lancée en 2007. Les ruptures conventionnelles, malgré les soubresauts de 2020 (avec un pic record enregistré le 1er juillet 2020), ont repris leur courbe ascendante dès le 1er janvier 2021. En observant les pics aigus et les creux profonds en 2020 et 2021, on peut affirmer que la crise a eu un effet sur cette courbe. Or, en matérialisant les départs *a priori* désirés de l'emploi, elle reflète en partie la relation des salariés à leur travail ou, au moins, au cadre dans lequel ils l'exercent – l'entreprise ou l'administration.

Pour Dorothée Toulemonde, ce cadre était justement devenu trop précaire. Le Covid , en condamnant les salles de concert, a privé d'activité cette chanteuse lyrique. L'âgisme menaçant par ailleurs sa carrière, elle prépare sa seconde vie professionnelle. Dans le cas de Céline Ros, le cadre de son travail lui avait fait perdre de vue le sens de son métier d'infirmière. La crise l'a poussée à retrouver le terrain du soin – et le plaisir. Quant à Nadège Coupez, elle s'est laissé guider par le besoin de quitter son rôle, sa géographie et de réinventer sa vie. Elle l'a fait en couple, misant sur l'aventure plutôt que sur sa finalité. Malgré des trajectoires variées, ces trois femmes sont animées par les mêmes interrogations sur le sens du travail, la place qu'on lui attribue dans sa vie et celle qu'il nous donne dans la société.

BAPOUSHOO

DOROTHÉE, 45 ANS

CÉLINE 44 ANS

FRANÇOIS LAURENS/HANS LUCAS

NADÈGE, 48 ANS (ET LAURENT)

YOHAN BONNET/HANS LUCAS

BAPOUSHOO

DOROTHÉE

Dorothée Toulemonde habite avec ses trois enfants et leur père une grande maison avec jardin, dans l'est parisien. Ses conditions de vie sont plutôt privilégiées, comme elle dit. À 19 ans, après le bac et un semestre de géologie, elle abandonne la fac pour la musique. Conservatoires, concours…
Elle est d'abord altiste puis passe au chant. Elle se produit dans des ensembles baroques reconnus, en France et en Europe. Aujourd'hui âgée de 45 ans, elle prépare, depuis presque deux ans, sa seconde vie professionnelle.

> *« Je voulais un diplôme reconnu, être capable de comprendre des études et d'informer mes patients sur des bases scientifiques. »*

En entrant chez Dorothée Toulemonde, le visiteur débouche directement devant la table à manger recouverte de manuels, de classeurs et de cahiers. Une tasse de thé à la main, les yeux un peu cernés par la fatigue et le stress, notre hôte est assise, là, devant son matériel de révision. Son mari et leurs trois enfants sont partis : elle en profite pour potasser ses cours de physiologie et de pathologie. Dans quatre jours commencent les épreuves théoriques du BTS de diététicienne qu'elle prépare à distance depuis un an et demi. *« C'est horrible. Franchement, je n'ai plus l'âge de passer des examens ! »,* s'exclame la pétillante brune, avec autodérision.

De métier, Dorothée est chanteuse, *« soprano freelance dans des ensembles baroques »,* résume-t-elle. Elle est donc intermittente du spectacle. Avec le temps, sa précarité se renforce, constate-t-elle : *« Dans les ensembles où je travaille, je suis toujours parmi les deux plus vieilles. Il y a un certain jeunisme dans mon métier. »* À 45 ans, elle craint d'être peu à peu écartée. Et puis il y a la santé. La moindre rhinite, le plus insignifiant mal de gorge sont un cauchemar pour qui chante. *« C'est épuisant de vivre avec cette vulnérabilité »,* reconnaît-elle. La pandémie a renforcé ce sentiment.

RETOUR À L'ÉCOLE

Alors, quand le premier confinement est décrété, en mars 2020, et que toutes ses dates de production sont annulées ou reportées *sine die,* elle se met à cogiter. « *Faire une ou deux vidéos sur les réseaux sociaux, c'est sympa,* ironise-t-elle. *Mais soyons clairs : ce métier n'a pas de sens loin des salles et du public. »* Elle fait la comparaison : quand son mari arrive à travailler à distance et continue de percevoir son salaire, elle se retrouve « *comme une conne* », sans contrat ni cachet. Puis il y a eu le contrecoup des confinements : les reports de reports de dates, les budgets en baisse et les nouvelles annulations, etc. Pendant tout ce temps, son statut d'intermittente la protège, grâce au prolongement exceptionnel des droits. *« Mais jusqu'à quand ? »,* s'interroge-t-elle. *« Qui peut affirmer que ça n'arrivera plus ? »* Pas elle, en tout cas.

Pour ne plus avoir les deux pieds dans le même sabot, mais aussi, explique-t-elle, *« parce que j'ai besoin d'une seconde activité, pour rester le cerveau frais »,* Dorothée décide de transformer ses centres d'intérêt en projet professionnel : devenir diététicienne, avec, à terme, une double spécialité maternité/enfance et alimentation végétale. « *Je voulais un diplôme reconnu, être capable de comprendre des études et d'informer mes patients sur des bases scientifiques »,* raconte-t-elle pour expliquer le choix du BTS. « *Si j'avais réalisé l'ampleur du travail, pas sûre que je l'aurais fait ! »,* avoue-elle. Il a fallu se mettre aux études, elle qui s'est arrêtée au bac, faire vingt semaines de stages pratiques (dont trois mois loin de chez elle) tout en poursuivant son activité de chanteuse. « *Infaisable sans l'ultra présence de mon mari »,* ajoute-t-elle. Alors, une fois le BTS en poche – on l'espère –, elle va d'abord se reposer et réinvestir sa vie familiale avant, à l'automne, de lancer sa nouvelle activité. *Chi va piano va sano*.

Il y a un peu de rocaille et toujours beaucoup d'enthousiasme dans la voix de Céline Ros. Ça sonne l'engagement, une façon de vivre les choses pleinement. Son parcours professionnel ne le dément pas. A 44 ans, elle a déjà eu plusieurs vies. D'abord psychologue en gériatrie et comédienne de rue, elle a expérimenté la liberté de travail, l'intermittence, la sécurité du CDI, la vacuité d'un poste pourtant prometteur, un patron magouilleur… Pour, finalement, en 2010, à l'âge de 32 ans, se coller aux trois ans d'études intensifs qui mènent au métier de sa vie : infirmière.

Le libéral n'est pas sa came : elle a besoin de collectif. Son diplôme en poche, elle entre au CHU de Toulouse. Elle aborde tous les terrains avec passion : le milieu carcéral, puis les maraudes auprès des sans-abri. Les nuits et week-ends y passent. Les horaires s'étirent. Elle affronte des situations éprouvantes, voire dangereuses. Ça lui plaît et l'épuise en même temps. Sa santé est fragilisée par une maladie chronique. Entre-temps aussi, elle a deux enfants, dont elle désirerait profiter plus. C'est ce qui la décide à demander un détachement. En septembre 2018, elle débarque ainsi au service de médecine préventive du conseil départemental, un boulot qui se pratique aux heures de bureau et sans pression. Elle ne soigne plus. C'est le jour et la nuit avec le milieu hospitalier.

Au début de la pandémie, début 2020, Céline voit sa charge administrative croître. Il fallait recenser les personnels rentrant de voyage et gérer leur isolement, constituer des stocks et distribuer des kits de protection dans les services, répondre aux interrogations des agents, etc. «*Avec le confinement, je me suis retrouvée en télétravail, à renseigner les gens par téléphone… N'importe qui aurait pu le faire à ma place,* se rappelle-t-elle. *C'est là que tout a basculé. Je me sentais inutile, alors que mes collègues du CHU suaient sang et eau.* »

ÊTRE UTILE

Le 1er mai, exactement, elle envoie une demande de détachement à sa hiérarchie. Le 1er septembre 2020, elle réintègre le pôle médecine sociale et humanitaire du CHU, direction l'unité de consultation en soins ambulatoires de la maison d'arrêt de Seysses, en Haute-Garonne. Certes, entre la gestion de clusters Covid, les tests systématiques à l'entrée, la surveillance spécifique à la maladie… la charge de travail est plus élevée qu'à l'accoutumée. «*Les horaires restaient tout de même moins difficiles qu'à l'hôpital*, souligne Céline. *Mais, surtout, je servais à quelque chose et je faisais équipe avec des collègues qui aimaient leur travail, faisaient au mieux et se serraient les coudes. C'était un soulagement !* » Avec le recul, elle pense que, sans cela, elle aurait pu sombrer dans la dépression.

Si elle en parle au passé, c'est que, depuis, elle a encore changé de poste. S'est-elle lassée ? «*Pas du tout !* » corrige-t-elle. Simplement, depuis sa propre formation, elle rêvait de devenir elle-même formatrice. Le rêve s'est réalisé en janvier. Désormais, elle nourrit ses étudiants en soins infirmiers avec ses nombreuses vies professionnelles. «*J'ai l'intention de faire un bon bout de chemin à ce poste. Je me régale !* »

«Je servais à quelque chose et je faisais équipe avec des collègues qui aimaient leur travail, faisaient au mieux et se serraient les coudes. C'était un soulagement !»

FRANÇOIS LAURENS/HANS LUCAS

CÉLINE

Céline Ros est infirmière, formatrice. Elle a débarqué à Toulouse – et quitté son Cantal adoré - pour suivre des études de psycho. Elle y est restée et y a construit beaucoup, avec des tâtonnements, des convictions et des recherches de sens. Une troupe de théâtre de rue avec celui qui est devenu son mari et d'autres potes de fac. Des amitiés fortes, une famille. Une carrière professionnelle multiple, mais toujours guidée par le soin aux plus fragiles. À 44 ans, elle se sent bien à sa place dans la société.

YOHAN BONNET/HANS LUCAS

NADÈGE (ET LAURENT)

Nadège Coupez est artisane-commerçante. À 48 ans, elle est à la tête de sa petite entreprise de restauration à emporter avec Laurent, son compagnon et associé. Ils ont lancé leur affaire un 1er mai, dans une région « coup de cœur » traversée à vélo pendant les vacances d'été. En quelques mois, ils ont largué leurs postes et la région parisienne. Au fond, ils en pincent encore un peu pour leur ancien métier et ceux qui le font. Mais ils voulaient changer de vie, radicalement, et mener cette aventure à deux, maintenant que les enfants de Nadège sont indépendants.

Dans le changement de vie de Nadège Coupez, la finalité semble le prétexte à l'aventure. *« Laurent, mon conjoint, disait toujours que, à la retraite, il vendrait des poulets sur le marché »,* raconte-t-elle. C'est précisément ce qu'ils font depuis le 1er mai 2021, près de Rochefort, en Charente-Maritime. Avaient-ils de l'expérience dans la restauration ? Non. *« En même temps, faire des grillades ne nécessite pas de grandes compétences »,* fait remarquer l'ancienne éducatrice.

Au début de la pandémie, elle était même cheffe de service dans un institut médico-éducatif accueillant des enfants autistes. *« Un poste très intéressant,* insiste-t-elle. *Je gérais des plannings et des réunions mais, du fait de mon expérience avec ce public spécifique, j'intervenais aussi auprès des enfants et je formais mes collègues. La transversalité me plaisait »,* se rappelle-t-elle. Pourtant, en octobre 2020, elle demande la rupture conventionnelle de son contrat. *« Mon directeur était très étonné : je venais d'arriver, le poste me plaisait et, enfin, je gagnais mieux ma vie. Toutes ces choses sont importantes… »,* reconnaît Nadège. Alors, pourquoi ?

> ***« En devenant cheffe, j'espérais pouvoir changer les choses là où j'exercerais. […] J'aime mon métier, mais je n'y crois plus vraiment. »***

AUCUN REGRET

« En devenant cheffe, j'espérais pouvoir changer les choses là où j'exercerais. » Du moins, plus qu'en restant éducatrice. Ce fut un peu le cas, grâce au soutien de son directeur. Mais, évidemment, ça ne suffisait pas à pallier les carences d'un secteur entier, voire d'une société, à l'égard des publics vulnérables. *« J'aime mon métier, mais je n'y crois plus vraiment »,* analyse-t-elle, à 48 ans. Se greffe alors à ce sentiment diffus le *« chamboulement émotionnel »* du premier confinement durant lequel elle surnage entre sentiment d'inutilité – son établissement est fermé – et panique face à la maladie. Et puis vient l'été : avec son conjoint, ils partent à vélo pour les vacances. *« Avec notre tente, nos sacs de couchage et… sans programme particulier »,* si ce n'est un itinéraire qui leur fait traverser la Charente-Maritime. C'est la grand bouffée d'air et de liberté et le coup de cœur pour la région. Le projet de changement de vie, d'aventure à deux, se décide à ce moment. Âgé de 58 ans et cadre de santé en psychiatrie, Laurent prend sa retraite anticipée début mars, tandis qu'elle termine son préavis. Au revoir, Aulnay-sous-Bois ! Bonjour, Tonnay-Charente, où ils trouvent leur logement. Puis le camion aménagé avec un churrasco (un gril au charbon portugais), le prêt bancaire pour l'acquérir, les fournisseurs de viande et les emplacements pour poser leur commerce mobile. Nadège passe le HACCP, une certification exigée pour s'installer en restauration.

Quatorze mois après leur premier poulet grillé, ils ne gagnent pas leur vie mais ne regrettent rien. Faut-il continuer ? Ici ou ailleurs ? À l'automne, ils décideront de la suite de l'aventure. En attendant, Laurent donne quelques cours à Paris tandis que Nadège pense se former à l'accompagnement de l'analyse des pratiques professionnelles, dans son secteur d'origine. *« Cela me permettrait d'avoir une seconde activité,* justifie-t-elle. Avant d'ajouter : *Cet univers me manque, malgré tout. »*

MARION ESQUERRÉ

Erratum
Dans notre précédent numéro, nous avions mal orthographié le nom de l'un des témoins de cette rubrique, Ana Fernandes. Nous lui présentons nos plus sincères excuses.